

Quatrième Partie (après 1985)

**[Au Musée National de l'Éducation à Rouen \(1985-1988\)](#)
[Mes activités de retraité \(après 1988\)](#)**

Chapitre 11 Au Musée national de l'Éducation à Rouen (1985-1988)

[Pourquoi un musée national à Rouen?](#)

[Mon entrée au Musée de l'Éducation \(août 85\)](#)

[Le colloque sur la lecture à Châtellerault](#)

[Chevènement dissout l'INRP](#)

[Tournée de ramassage de documents Freinet en Bourgogne-Champagne](#)

[Participation à la rencontre audiovisuelle de Gouville \(Eure\) en juillet 86](#)

[La CEL mise en liquidation judiciaire \(octobre 86\)](#)

[Je continue à assister aux réunions du CA de la BT](#)

[La mise en œuvre d'une grande exposition sur Freinet et sa pédagogie](#)

[Le classement du fonds Freinet](#)

[Mon départ en retraite](#)

Pourquoi un musée national à Rouen?

Un peu d'histoire n'est pas inutile pour comprendre l'existence à Rouen de ce Musée National de l'Éducation. Celui-ci avait été créé d'abord à Paris, à la fin du XIX^e siècle par Jules Ferry, sous le nom de Musée Pédagogique, rue d'Ulm, à côté de la célèbre et alors unique Ecole Normale Supérieure. Quand Louis Cros en devint le directeur en 1949, il le dénomma Institut Pédagogie National pour ne pas l'orienter seulement sur le passé. En 1955, une exposition de dessins des enfants de Pitoa (Cameroun) eut beaucoup d'écho. L'INRP donnait priorité à la recherche, mais présentait aussi des expositions dans des vitrines, comme ce fut le cas en 1968, sur les méthodes naturelles en pédagogie, en hommage à Freinet. En 1969, le ministère sépara la recherche pédagogique (INRP) de la documentation pédagogique (CNDP, avec ses filiales régionales et départementales).

Pourquoi le musée et ses archives sont-ils passés de Paris à Rouen? C'est la rencontre de plusieurs problèmes: - 1) A Paris, l'INRP de la rue d'Ulm était submergé d'archives et il n'était pas question d'agrandir les locaux coincés par l'Ecole Normale Supérieure - 2) La ville de Rouen devait sauver l'une de ses plus anciennes maisons, rue Eau-de-Robec, et ne pouvait y englober une fortune sans perspective d'utilisation - 3) Le directeur du CRDP de Rouen avait sauvé des mobiliers scolaires et documents anciens lors de la fermeture d'écoles rurales de la région, mais ne savait plus où les entreposer.

Au début des années 80, les responsables de chaque institution se rencontrèrent pour rassembler le tout: le Musée National de l'Éducation qui pourrait organiser, dans l'ancienne maison restaurée, de plus grandes expositions que dans les vitrines de la rue d'Ulm. L'achat, à Mont-Saint-Aignan (récemment devenu le siège de l'université de Rouen), d'une petite ferme, dont tous les terrains agricoles avaient été construits, permettrait d'entreposer les matériels encombrants dans un petit

hangar, les archives et les bureaux de travail dans un autre hangar réaménagé, enfin, les archives fragiles dans l'ancienne petite habitation de ferme restaurée.

Quand Francine Best devint en 1982 directrice de l'INRP, elle voulut amplifier le regard vers l'avenir par rapport au passé. C'est ainsi qu'elle me demanda de créer un fonds d'archives sur l'éducation nouvelle et notamment sur Freinet au Musée Nationale de l'Education de Rouen.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Mon entrée au Musée de l'Éducation (août 85)

Il avait fallu organiser notre déménagement pour Rouen pendant le mois de juillet. Début août, je pris mes nouvelles fonctions au musée de l'éducation. Je ne pouvais travailler déjà sur les archives Freinet, puisque rien n'était encore là. Une de mes missions était de les rassembler progressivement.

En attendant, le directeur, Serge Chassanne, historien universitaire, me demanda de faire le dépouillement des collections de cahiers scolaires primaires, du XIXe siècle à nos jours. Ils étaient inutilisables par des chercheurs si l'on ne pouvait pas leur indiquer ce qu'ils pourraient y trouver. Le directeur me conduisit devant un mur rempli de boîtes-archives, bourrées de cahiers divers. J'eus un moment de découragement: c'était pour ça que j'avais quitté la coordination des chantiers BT? Mais je me repris rapidement en pensant aux chercheurs qui pourraient avoir besoin de ces documents.

Comme naguère pour l'index de la BT, je fis un premier dépouillement d'une boîte et je soumis mon travail au directeur qui me proposa quelques affinements (nom des auteurs de dictées ou de récitations, sujets des rédactions, thèmes des problèmes, titres des leçons de sciences, histoire, géographie, exceptionnellement sujets des dessins), car on se doute bien que 98% de ces cahiers provenaient de classes traditionnelles. Par une rapide règle de trois, je pus annoncer que le dépouillement complet durerait jusqu'à Pâques, sauf si l'on me demandait d'accomplir d'autres tâches plus urgentes. Cela m'aidait à ne pas me décourager et à ne pas laisser croire que je m'endormais sur un travail monotone. Finalement, il se révéla moins fastidieux que je ne l'aurais craint : en regardant de très près, on arrive à percevoir des détails curieux. Simplement, il ne faut plus me raconter de légendes sur l'école traditionnelle que j'ai détaillée statistiquement à des centaines, et sans doute des milliers d'exemplaires.

Par exemple, cette fillette, obligée de rédiger sur un petit enfant de sa famille, qui parle d'un bébé placé chez la même nourrice qu'elle et qui conclut qu'elle l'aime plus que son vrai frère qu'elle connaît à peine; et la maîtresse qui écrit un Oh! indigné dans la marge.

J'eus la preuve de l'utilité de ce travail, trois ans plus tard, alors que j'étais déjà retraité. Un chercheur suisse voulait étudier l'évolution de l'enseignement réel de la biologie dans les classes primaires françaises. Il avait choisi le thème caractéristique de la digestion au Cours Moyen. Devant le mur de boîtes de cahiers, il craignait d'en avoir pour plus d'un mois. On m'appela pour l'aider à trier les fiches, puis à sortir les cahiers correspondants, ce qui fut l'affaire d'une heure. Il lui fallut deux jours pour étudier et photocopier les documents correspondants. Il fut si heureux d'avoir bouclé rapidement son travail que, revenu en Suisse, il envoya au musée une boîte de chocolats que je n'étais plus là pour déguster.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Le colloque sur la lecture à Châtelleraut

Fin 84, Bernard Monthubert avait demandé au CA si l'ICEM souhaitait animer en octobre 85 un colloque sur la lecture à Châtelleraut. En effet, Edith Cresson, maire de cette ville et ministre, souhaitait que s'y tienne un colloque national sur la lecture et était prête à en confier l'organisation à l'ICEM. Cela fut accepté comme une évidence. Pourtant, au CA du printemps 86, Monthubert fut obligé de rappeler que si le groupe ICEM de la Vienne voulait bien organiser l'accueil en liaison avec la municipalité, il était urgent de désigner la personne qui organiserait le contenu du colloque, solliciterait les personnalités diverses qui y interviendraient. Mais personne n'était volontaire pour passer aux actes.

Dans les conversations de couloir, j'avais murmuré que je connaissais une seule personne capable de sauver la situation. Conseiller pédagogique, en liaison avec des universitaires, bien au fait des problèmes de lecture, il avait aussi l'avantage d'habiter Cognac, pas trop loin de Châtelleraut. Seulement, il s'agissait de l'ancien président de la CEL qui s'était attiré les foudres du CD pour avoir lancé avec Poitrenaud le projet de nouvelle CEL. Dans la situation de panique, on ne tergiversa pas et c'est ainsi que Maurice Marteau fut sollicité pour coordonner le colloque. C'était la revanche des réalistes sur les phraseurs.

Ce dernier s'assura une brochette très prestigieuse d'intervenants et, ayant appris qu'il me devait indirectement cette mission de confiance, il me demanda d'assurer l'ouverture et les conclusions du colloque, pour éviter de laisser parader le CD qui s'était avéré incapable de faire le travail. Je devais pour cela obtenir l'autorisation du directeur du musée qui fut très heureux qu'un de ses collaborateurs soit appelé à ce rôle pédagogique.

Comme je n'avais d'autre compétence dans le domaine de la lecture que d'avoir transformé des élèves en grave difficulté en véritables lecteurs, je soumis mon projet d'introduction aux responsables de la commission lecture de l'ICEM qui prirent cette consultation pour un honneur, alors que c'était pour moi un recours.

Le colloque se déroula bien, à part le léger dérapage d'une communication sur la méthode naturelle qui vira à la longue diatribe contre Chevènement, ce qui n'était pas l'objet de l'intervention. Si cette camarade avait fait comme moi, les autres auraient permis de réajuster son propos.

Le colloque permit le réamorçage des collaborations avec J. Foucambert et l'Association Française pour la Lecture. Mais il fut impossible de diffuser le contenu du colloque comme nous l'avions promis, les cassettes enregistrées ayant mystérieusement disparu de la mairie de Châtelleraut. Apparemment, il suffisait à la gloire de la ville que le colloque s'y soit tenu, tout prolongement était inutile.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Chevènement dissout l'INRP

L'échéance législative de 1986 s'annonçait très problématique pour la gauche. Quelques semaines auparavant, Chevènement ne trouva rien de plus urgent que de dissoudre par décret l'INRP, avec la perspective d'intégrer la recherche pédagogique dans la recherche scientifique, c'est-à-dire en la coupant totalement des enseignants praticiens. Bien entendu, la victoire électorale de la droite l'empêcha de décider un nouveau statut, si bien que nous nous trouvions dans une situation bloquée. Déjà, Martinez, l'un des nouveaux députés du Front National, demandait la suppression pure et

simple des postes attribués à l'INRP, à la seule exception de la bibliothèque de la rue d'Ulm. A 58 ans, allais-je devoir improviser un retour dans une classe, mais laquelle ?

Heureusement, R. Monory, ministre du nouveau gouvernement Chirac, avait d'autres priorités à régler et il se contenta d'annuler le décret de dissolution et l'INRP poursuivit son cours, avec très peu de moyens, bien entendu.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Tournée de ramassage de documents Freinet en Bourgogne-Champagne

A l'invitation de Marcelle Drillien et de Pierre Guérin, je fis en juillet un court périple avec Micheline près de Macon, puis à Troyes d'où je ramenai de nombreux documents pédagogiques issus d'une demi-douzaine de classes. Il s'agissait maintenant d'accroître le fonds Freinet grâce à toutes les archives entreposées à Cannes. J'avais à plusieurs reprises évoqué cette question avec mes anciens collègues de la CEL, mais sous la pression des urgences pour sauver l'entreprise ils remettaient sans cesse le problème à plus tard.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Participation à la rencontre audiovisuelle de Gouville (Eure) en juillet 86

P. Guérin m'avait demandé d'y venir puisque j'étais en congé. Il voulait que je participe à la mise au point d'une cassette d'enregistrements de Freinet. C'est là que J. Brunet et d'autres copains du second degré regrettèrent l'absence d'une BT2 sur Freinet. Je leur promis de m'y atteler et, quelques mois plus tard, elle fut soumise au circuit de lecture du chantier et ne tarda pas à être publiée.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

La CEL mise en liquidation judiciaire (octobre 86)

J'avais décidé de forcer un peu l'avancement des choses en programmant, en accord avec le directeur du musée, un voyage à Cannes en octobre. Dès mon arrivée à la CEL, on m'apprit la mise en liquidation de l'entreprise, la vente aux enchères ayant lieu le surlendemain.

Poitrenaud avait préparé, avec un bureau comptable de Cannes, la mise sur pied d'une nouvelle société qui assurerait la reprise des seules activités d'édition et d'impression, dans le local où se trouvaient les imprimeries. L'autre bâtiment, en location, dont la plupart du mobilier et des marchandises seraient vendus, devrait être libéré rapidement. Il était donc d'une extrême urgence de sauvegarder les archives pédagogiques qui heureusement n'étaient pas mises aux enchères, le vieux papier n'ayant aucune valeur marchande. Je devais mettre en carton ce que je voulais sauver. C'était maintenant une course contre la montre, car la plupart de ces archives se trouvaient dans le bâtiment à vider. Tout cela dans l'ambiance désespérante de la liquidation d'une maison où j'avais travaillé

dès 1950.

Restait maintenant à enlever tous ces cartons. Un coup de fil au directeur du musée m'informa qu'il lui était impossible de payer le transport. Seulement l'envoi par chemin de fer de deux cartons des archives les plus précieuses, dont on pourrait me rembourser les frais de transport. Pour le reste, un accord avec la directrice des archives départementales de Nice (qui, par chance, avait été naguère étudiante de mon directeur) permit d'entreposer provisoirement dans un local inoccupé la soixantaine de cartons que j'avais remplis.

Ce provisoire s'étala dans la durée, car il était impossible de financer ce transport vers Rouen. Finalement, un transporteur que connaissait le directeur promit de profiter du retour à vide d'un de ses camions faisant la liaison Rouen-Nice pour nous ramener gratuitement les cartons. Cela n'eut lieu qu'au bout de plusieurs mois.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Je continue à assister aux réunions du CA de la BT

Mes amis du CA de la BT me demandait de ne pas les laisser tomber après la disparition de la CEL et la prise de relais par PEMF, c'est pourquoi j'assistais à leur réunion quand elle se passait dans la région parisienne. Sans me mêler aux instances de l'ICEM, j'appris que Lespine, qui avait espéré une mise à disposition comme secrétaire général de la fondation Freinet, avait quitté le CD en espérant désigner la personne qui lui succéderait. Cela lui fut refusé et son départ fut suivi par celui de Donnadiou. Une nouvelle équipe s'était mise à l'œuvre et découvrait l'ampleur du déficit financier de l'ICEM, malgré les nombreuses subventions d'Etat obtenues par Lespine et gaspillée à tout-va..

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

La mise en œuvre d'une grande exposition sur Freinet et sa pédagogie

En voyant arriver les documents divers que j'avais déjà collectés, le directeur du musée me demanda si je croyais pouvoir organiser pour le printemps 87 une grande exposition sur Freinet, sa pédagogie et son mouvement. Il s'agissait de remplir les trois étages de l'ancienne et magnifique maison à colombages qui servait de lieu d'exposition du musée, rue Eau-de-Robec, dans un vieux quartier de Rouen. Il ne s'agissait pas d'une mince affaire, mais je ne pouvais refuser ce pari.

J'avais préparé un plan général : le premier étage consacré à la vie de Freinet, avec une reconstitution de classe Freinet des années 50 ; le second étage montrait divers aspects de sa pédagogie, avec une exposition de dessins ; le troisième avec l'audiovisuel, le rayonnement international, également des sculptures d'enfants et la reconstitution d'une chambre décorée par des enfants, comme on en avait montré dans certains congrès sous le titre de « maison de l'enfant ».

Pour cela, il fallait enrichir avec des documents supplémentaires. Un large appel fut lancé à des militants qui pouvaient nous fournir des documents plus ciblés. Certains envoyèrent des colis. Pour d'autres, c'était tellement abondant qu'il fallut envisager un déplacement de deux jours avec le camion du musée, à Airvault, Châtelleraut, Tours et Orchaie. Mais en attendant de disposer de tous ces trésors, il avait fallu organiser la mise en valeur d'objets dont je ne disposais pas encore. On

imagine mal le stress que peut provoquer une telle situation.

Sur place, seul spécialiste de Freinet, je devais me débrouiller sans recours. Le directeur m'avait aidé de sa rigueur en exigeant que tout soit montré et non raconté, en réduisant les textes explicatifs à de petits cartouches de quelques mots et dates. Historien, il pourchassait toute tendance hagiographique pour s'en tenir aux seuls faits. Cela me fut très profitable.

A Pâques 87, on démonta l'exposition précédente pour installer la nouvelle qui n'avait été préparée que virtuellement. En tout, ce fut l'affaire de deux semaines, grâce à l'aide de deux collègues très efficaces dans la présentation minutieuse des vitrines. De son côté, P. Guérin avait préparé une cassette où Freinet parlait de sa pédagogie, pour sonoriser le premier étage ; une autre cassette avec des conversations d'enfants pour le second étage et un montage audiovisuel sur des jeunes participant à des radios locales.

A l'inauguration et par la suite, on m'exprima des remerciements et je crois que le pari avait été tenu. J'assurais parfois une permanence sur les lieux d'exposition. Ma principale satisfaction fut de voir des personnes, venues accompagner sans conviction un conjoint ou un parent désireux de voir l'exposition, hésitant même parfois à entrer avec lui, et se laissant prendre par ce qu'elles voyaient et entendaient.

Mon seul regret fut la pauvreté du catalogue, faute de moyens. Pendant la préparation, j'avais souvent dit au directeur que le musée avait la chance que ma vie d'éducateur militant m'ait habitué à récupérer les bouts de ficelle. Je crois que cet historien, habitué jusque là à la rigidité de l'enseignement traditionnel, voyait désormais d'un œil différent une autre philosophie de l'éducation.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Le classement du fonds Freinet

Maintenant que l'exposition était en place, il fallait inscrire à l'inventaire du musée les nombreux documents et objets, relatifs à la pédagogie Freinet, qui étaient parvenus depuis mon arrivée. Le plus long était le catalogage des centaines de journaux scolaires. Sans détailler le contenu de chaque petit journal, ce qui aurait demandé des années, sans que l'utilité en soit évidente, il fallait des renseignements précis sur le titre de chaque journal, le niveau de la classe rédactrice, le lieu de publication et le nom du gérant-enseignant. Ce travail m'emmena au-delà de mon départ en retraite, mais à mon rythme bénévole.

Après le démontage de l'expo, à Pâques 88, il fallut rentrer dans les collections permanentes tout ce qui n'avait pas été simplement prêté.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Mon départ en retraite

Deux mauvaises surprises avant de partir en retraite: on prétendait me calculer celle-ci comme instituteur primaire et non comme instituteur spécialisé (assimilé PEGC), sous le prétexte que je n'étais plus dans une classe spécialisée lors de ma cessation de fonctions, alors que je n'aurais pu

prétendre à mon poste du musée comme simple instituteur. Le secrétariat général de l'INRP ne me soutenait pas en m'estimant de mauvaise foi. En m'adressant directement au ministère qui m'avait nommé, j'obtins tout de même gain de cause.

Avant d'avoir la réponse, j'apprenais de plus que l'administration avait raccourci ma carrière d'un mois qui me faisait perdre une demi-annuité pour l'établissement de ma retraite. A ce compte-là, elle se ramènerait à la portion congrue. L'inspecteur d'académie me proposa de me prêter au musée un mois de plus.

[\(retour en tête de chapitre\)](#)

Chapitre 12

Mes activités de retraité

(après 1988)

[Mes projets de travail documentaire](#)

[Alerte sur l'avenir de l'école Freinet](#)

[Mise en oeuvre d'une biographie](#)

[Le film de Suzanne Forslund](#)

[L'année 1996, centenaire de Freinet](#)

[Mon livre Compagnon de Freinet](#)

[Voyage au Japon \(1997\)](#)

[Ma participation à des « classes- lecture » organisées par l'AFL](#)

[La recherche d'une documentation interactive grâce aux nouvelles technologies](#)

[La rédaction de mon témoignage sur l'ICEM après Freinet](#)

Mes projets de travail documentaire

Arrivant à la retraite, au terme d'une activité parfois excessive, parce qu'indispensable, je voulais me donner quelques projets pour ne pas éprouver un sentiment brutal de vide.

Au printemps 88, P. Guérin nous signala que François Faucher, qui continuait d'animer, à la suite de son père Paul, les éditions du *Père Castor*, souhaitait réaliser une collection de petits livres documentaires, si possible en liaison avec le mouvement Freinet. Cette piste de travail pouvait m'intéresser, car ma connaissance de la collection BT permettrait de proposer des collaborations qui ne démantèleraient pas les chantiers en cours, puisque l'on s'appuierait sur des travaux déjà effectués. Lors d'une rencontre avec lui, il m'expliqua son souci de répondre aux grands thèmes des besoins humains dégagés par Decroly. A sa demande, je lui promis de concevoir un prototype sur le thème : *Pourquoi s'habille-t-on ?* J'allais le voir plusieurs fois pour lui montrer l'avancement du projet qu'il critiquait pour me permettre de l'affiner. Il semblait impatient de soumettre le prototype à Flammarion, dont il dépendait, et me bousculait un peu, alors que je n'étais pas encore totalement libéré de mon travail professionnel qui ne s'achèverait qu'en octobre 88. Je remis enfin un projet suffisamment élaboré pour permettre d'obtenir une décision. Je restai ensuite plusieurs semaines sans réponse. Ce n'était pas bon signe. Ne voyant pas venir de réaction, je me doutais qu'il avait essuyé un refus de Flammarion et qu'il hésitait à me le dire après m'avoir tant bousculé. Je lui écrivis que l'on m'avait fait d'autres propositions, mais que je n'avais voulu prendre aucun engagement tant que ne serait connue la décision de Flammarion sur la collection prévue. Soulagé par ma façon de présenter le problème, il me répondit par retour d'accepter une autre proposition, Flammarion (qu'il n'avait sans doute pas sondé auparavant) avait refusé cette perspective. L'éditeur n'accepta plus tard que la traduction de quelques albums anglais sur l'astronomie.

Les autres propositions que j'évoquais dans ma lettre n'étaient que des éventualités. D'une part, P. Guérin avait, avec un ami cinéaste, élaboré un projet d'une série de très courts métrages documentaires qui seraient financés par des annonceurs publicitaires. J'aurais pu l'aider, mais le

projet capota. D'autre part, R. Poitrenaud envisageait la création d'une nouvelle collection d'albums destinés aux 9-12 ans, mais il demandait auparavant une étude de marché qui fut confiée à un spécialiste de ces questions. J'étais prêt à m'investir dans ce projet et, à Lyon, j'assistai sur circuit vidéo à des séances de questionnement de groupes d'enfants, puis de parents, pour évaluer les manques et les attentes dans ce domaine. J'avais plaisir à retrouver dans les demandes (sujets panoramiques, format) ce que j'avais esquissé pour le premier prototype de PÉRISCOPE.

Après le compte rendu du bureau d'études, j'avais proposé une liste très diverse de sujets. Le responsable de l'étude, estimant le thème des animaux comme porteur, m'avait demandé d'urgence de traiter *Comment s'abritent les animaux?* et *Comment se déplacent les animaux?* Dans la foulée, j'avais jeté les bases de quatre autres albums: *Comment se nourrissent les animaux?*, *Comment se reproduisent les animaux?*, *Les organes des sens des animaux* et *Les relations entre animaux*.. Il m'avait fallu travailler seul. Comme on ne voulait pas perturber le chantier BTJ, déjà débordé, je dus me contenter de critiques d'adultes compétents, tel Jack Guichard qui créa ensuite la Cité des Enfants de La Villette, sans oublier Maurice Berteloot. J'avais sélectionné moi-même, dans une agence de photos animalières, les images qui tradiraient bien l'esprit du texte.

A nouveau, un long silence qui s'expliqua par le calcul des droits photographiques ne pouvant s'amortir que sur un fort tirage, d'où la nécessité de trouver un coéditeur. Magnard, consulté par R. Poitrenaud, nous orienta vers Mango qui se dit prêt à tenter l'aventure pour compléter sa collection *L'Encyclopédie des Animaux*, à la condition de ramener à 48 les 64 pages de mes projets. Je réussis à élaguer sans mutiler ou sans rendre indigeste. Mango exigea un contrôle scientifique supplémentaire par Michel Tranier, zoologue au Muséum national d'Histoire Naturelle, ce qui ne posa aucun problème. PEMF diffusait les mêmes albums avec une autre couverture sous le titre de collection *Bonjour la Terre*.

A deux autres reprises, je fournis un lot de deux albums. Si je n'eus qu'à me féliciter de mes relations avec PEMF (cela va sans dire) et avec Mango, il me fut impossible d'obtenir des réactions des classes utilisatrices, aucune critique qui aurait permis de rectifier le tir pour les albums suivants. J'avais préparé un questionnaire avant les journées d'études de l'ICEM, il ne fut même pas distribué.

La seule valorisation de mon travail me vint du rédacteur en chef de la revue trimestrielle *VSD-Nature* (annexe de VSD) qui se disait admiratif de ma façon de traiter les sujets animaliers et de mon style. Il me demandait d'écrire un article d'une page dans chaque numéro de la revue. Je lui avais fourni un texte sur l'odorat des animaux et un sur leur sens parental, très variable selon les espèces. Cela s'annonçait très bien payé, alors que mon travail pour PEMF-Mango était bien entendu bénévole. Hélas, VSD fut alors repris par une autre société d'édition qui supprima VSD-Nature.

J'avais proposé à PEMF une nouvelle série transversale sur les quatre éléments (eau, terre, feu, air) ainsi que d'autres sujets. Mais cela ne sembla pas susciter l'intérêt, d'autant plus que Mango n'avait accepté de coéditer que la série animale pour compléter sa propre encyclopédie des animaux et n'envisageait aucune autre coédition.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

Alerte sur l'avenir de l'école Freinet de Vence

Début janvier 1990, je fus alerté par Marilou Viallon, une amie dont la maison était proche de l'école Freinet, que Baloulette avait averti les parents d'élèves que l'école fermerait définitivement à

la fin de l'année scolaire et que l'ensemble des locaux seraient mis en vente. Déjà, des promoteurs venaient voir les lieux, visiblement intéressés par le magnifique panorama permettant de remplacer les modestes bâtiments par de riches villas. L'alerte devait être prise au sérieux. Dix ans plus tôt, Elise ne pouvant plus monter et descendre les multiples marches de sa maison qu'on appelait depuis toujours l'Auberge, sa fille l'avait ramenée chez elle de l'autre côté de la route et avait vendu l'Auberge, sans même prévenir son cousin Claude Fine, fils d'une soeur d'Elise, qui l'aurait volontiers achetée, mais probablement moins cher que le nouveau propriétaire.

Je sentais qu'il était très urgent d'empêcher la disparition de l'école emblématique du mouvement, même si Balouette n'éprouvait pour l'ICEM que du mépris. Je me disais que la seule solution était de faire classer ce site historique et que le seul pouvant intervenir à temps était le Président de la République. Le problème était de ne pas voir ma lettre noyée parmi l'énorme courrier de la présidence.

Il se trouvait que j'avais rencontré François Mitterrand en 74, lors de l'inauguration de l'école de Magny-Cours, dans son fief de la Nièvre. Il venait de perdre l'élection présidentielle contre Giscard et n'était pas fâché de montrer qu'il n'avait pas disparu. Nos amis Massicot qui dirigeaient l'école connaissaient bien Mitterrand et l'avaient invité à déjeuner avec Micheline et moi, mais il n'était venu que pour le dessert et nous avons discuté de la pédagogie Freinet pratiquée dans cette nouvelle école à l'architecture révolutionnaire (chaque salle de classe étant entourée de petits ateliers). Comme les Massicot avaient conservé quelques liens avec Mitterrand (ils avaient même été invités à l'Élysée, dans un cercle intime), j'ai demandé comment faire parvenir plus directement ma lettre par l'un de ses proches collaborateurs.

Voici donc la lettre que j'ai envoyée le 5 janvier 1990 :

Monsieur le Président,

Je viens d'apprendre que l'école Freinet, fondée à Vence (Alpes-Maritimes) en 1935 par Célestin Freinet, va fermer ses portes en juin prochain et qu'elle risque de disparaître définitivement dans une opération immobilière, si aucune mesure de protection ne la préserve.

Une école qui ferme, cela ne serait pas dramatique s'il ne s'agissait d'un lieu mondialement connu de l'histoire de l'éducation. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai, Monsieur le Président, car nous en avons parlé à l'école de Magny-Cours en 1974, que parmi tous les pédagogues du XXe siècle, c'est Freinet qui est le plus connu, en France et peut-être surtout hors de nos frontières. Un exemple significatif: en novembre dernier, un cinéaste japonais, M. Yoshio Tajima est venu en France pour tourner un film sur Freinet et son école pour une chaîne importante de télévision de son pays. Dans la plupart des pays européens, y compris en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie, mais également en Afrique, au Canada, au Brésil, au Venezuela, etc., des milliers d'enseignants de tous niveaux se réclament de son oeuvre et de son action. Le rayonnement de ses idées est plus grand que jamais. On peut dire, sans exagération qu'il a préfiguré, dès les années 30, l'éducation du XXIe siècle, faite d'imagination créatrice, d'initiative responsable des jeunes en groupes coopératifs. Ces idées-là ne risquent rien, leur influence ne pourra que se développer

Par contre, il n'en est rien pour l'école qu'il a bâtie de ses mains en 1934, après que les violences de l'extrême-droite l'aient contraint à quitter l'école publique de Saint-Paul. Cette école ne parvint à ouvrir en toute légalité que grâce au gouvernement de Front Populaire. Elle accueillit à partir de 1937 des petits réfugiés espagnols et fut fermée autoritairement en 1940, après l'internement de Freinet dans un camp. Cette école, originale par sa conception, par le caractère artisanal de ses constructions et surtout l'éducation pratiquée avec les enfants accueillis, est un haut-lieu historique de la pédagogie internationale.

Depuis la mort de Freinet en 1966, sa fille Madeleine Bens a maintenue ouverte cette école dont elle avait hérité, en refusant d'en partager les charges et les responsabilités avec des personnes, des groupes ou des collectivités qui auraient pu la soutenir. Acculée par des problèmes de gestion et d'entretien, elle vient d'annoncer aux parents d'élèves qu'elle mettrait un terme à ce fonctionnement en juin 1990.

Si des mesures de protection de ce patrimoine ne sont pas prises dans les plus brefs délais, il est prévisible que le terrain sera vendu à des promoteurs qui, pour l'exploiter, n'hésiteront pas à détruire un témoignage aussi important que peuvent l'être certains sites classés.

Toute l'éducation de demain se trouve symbolisée dans cette école voulue, conçue, construite par son fondateur. La destination ultérieure du lieu (établissement d'éducation, lieu de recherche, musée) peut être étudiée dans un second temps, mais après l'avoir empêchée de disparaître.

Comme Freinet a souvent contesté les pesanteurs du système d'enseignement, il est possible que la hiérarchie de l'Education Nationale n'ait pas encore fini de mesurer son importance. Mais je suis absolument certain que les plus hautes autorités de la recherche scientifique, de la culture dans tous les domaines, que tous les représentants du rayonnement de la France hors de nos frontières, que tous seraient unanimes à dire : « Il faut préserver l'école Freinet de Vence ! ».

Je sais que vous avez en charge de nombreux problèmes plus importants, mais je sais aussi que vous êtes seul en mesure d'entrevoir la portée du problème, de faire diligenter une étude et d'éviter l'enlisement des procédures, faute de quoi les bulldozers auront vite anéanti plus d'un demi-siècle d'histoire de l'éducation, j'allais presque dire : un mythe fondateur de l'école de demain. Songez qu'en Pologne, Freinet rejoint presque Korczak au Panthéon des grands éducateurs

Je m'adresse à vous, Monsieur le Président, parce que vous êtes le seul recours qui me semble possible et je vous prie de recevoir, avec mon dévouement, l'expression de ma haute considération.

Michel Barré

- ancien secrétaire général de l'ICEM- Pédagogie Freinet

- ancien responsable de l'exposition sur Freinet au Musée National de l'Education (INRP) de Rouen en 1987-88

- créateur du premier fonds national d'archives sur Freinet et sa pédagogie au Musée National de l'Education de Rouen

Quelques semaines plus tard, je reçus de Christian Nique, Conseiller technique de la Présidence, une lettre prouvant que ma demande avait été entendue :

Paris, le 2 février 1990

Monsieur,

Vous avez bien voulu attirer l'attention de Monsieur le Président de la République sur la situation de l'Ecole Freinet de Vence, qui risque de fermer à la prochaine rentrée.

Le Chef de l'Etat qui est, vous le savez, attentif à tout ce qui concerne l'éducation des jeunes,

m'a chargé de vous remercier. Comme vous, il est sensible en effet au fait que l'oeuvre pédagogique de Célestin Freinet a profondément marqué l'évolution de l'éducation en France et dans le monde entier. L'Etat, d'ailleurs le reconnaît puisqu'il prend à sa charge la rémunération des enseignants de l'école créée par Freinet.

Le Président m'a également chargé de vous préciser que le Ministre de l'Education Nationale, qui avait déjà fait recevoir en avril dernier le gendre de Célestin Freinet, a demandé à un inspecteur général de se rendre sur place et d'étudier avec Mme Bens-Freinet les solutions qui peuvent être mises en oeuvre pour préserver ce qui fait désormais partie de notre patrimoine éducatif.

Cette décision devrait permettre de trouver la voie pour surmonter la difficulté qui se présente.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Christian Nique

Une telle réponse me rassurait, mais je fus à nouveau alerté par un ami qui m'envoyait une page du journal *Libération* des 10 et 11 mars. Dans la rubrique Société, toute une page était consacrée à l'école Freinet, sous le titre :

A VENDRE

Là-haut sur la colline, était l'école Freinet

Murs blancs et volets bleus... L'école du Pioulier, construite par Célestin Freinet, initiateur sous la IIIe République d'une méthode pédagogique qui reste exemplaire, est menacée de disparition. Sa survie dépend du rachat du terrain qu'elle occupe et de la reconnaissance d'une expérience largement utilisée par ailleurs

L'auteur, Nicole Gauthier, qualifiée d'envoyée spéciale à Vence, décrivait la pédagogie pratiquée dans les classes, puis l'effet de la décision de la fille de Freinet, héritière des lieux, de tout arrêter. Un long rappel de l'histoire du créateur de cette école et l'inquiétude de voir disparaître cette école symbolique dont la propriétaire, unique héritière de Freinet, refuse tout rapport avec l'ICEM (qualifié d'*ex-mouvement Freinet*), suspecté d'avoir participé à la dérive du laisser-faire après mai 68. Affirmation tout-à-fait calomnieuse pour tout lecteur des revues et bulletins de l'ICEM depuis cette époque, puisque la seule origine de la rupture fut la volonté de dépasser le pouvoir personnel d'Elise Freinet pour une direction collégiale, seule capable d'assurer la pérennité du mouvement.

Malgré l'allusion à la visite à l'école Freinet d'un inspecteur général dont parlait le conseiller de l'Elysée, l'angoisse restait grande et une *Association pour la sauvegarde de l'école Freinet* s'était constituée.

Pour ma part, j'ignorais le contenu des tractations, mais on ne tarda pas à parler officiellement du rachat des lieux de l'école et son rattachement à l'établissement scolaire de Sophia-Antipolis.

Un peu plus tard, quand je me permis d'évoquer mon intervention dès le début de cette affaire, je me fis traiter de prétentieux par Henri Portier qui s'estimait le seul responsable de l'histoire et du patrimoine de l'ICEM, autorisé à prétendre ce qu'il voulait, même en contradiction des documents que je fournissais.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

La mise en œuvre d'une biographie complète de Freinet

Jamais je n'avais envisagé d'écrire sur Freinet autre chose que la BT2 et des articles ponctuels pour le bulletin des *Amis de Freinet*. La conception de l'exposition Freinet du musée de l'éducation m'avait obligé à approfondir certains problèmes et amené à remettre en question certaines affirmations d'Élise Freinet dans *Naissance d'une Pédagogie Populaire*, par exemple sur la date du véritable début de la correspondance scolaire.

J'étais souvent agacé qu'on rectifie ce que j'affirmais, après une sérieuse vérification, parce que ce n'était pas conforme à la vulgate d'Élise. Témoin de mon agacement, Micheline me dit un jour : « *Ecris donc un livre où tu détailleras tout cela* ». Ecrire une biographie de Freinet, c'était me lancer dans une aventure insensée. Je disposais certes de toutes mes recherches précédentes, mais il faudrait tout reprendre, fouiller dans tous les recoins encore obscurs. Mon but n'était pas de réaliser une thèse universitaire, mais d'éclairer par la vie et l'œuvre de Freinet l'approche de sa pédagogie.

J'écrivis à un certain nombre d'éditeurs qui auraient pu s'intéresser à ce type d'ouvrage. La plupart ne réagirent pas, les autres répondirent négativement. Finalement, je décidai de proposer à PEMF de réaliser bénévolement ce travail. R. Poitrenaud accepta en voyant approcher le centenaire de Freinet et peut-être aussi pour atténuer ma déception de voir tourner court la collection *Bonjour la Terre*.

Après la publication, je reçus quelques réactions individuelles de lecteurs amis, mais aucune note de lecture ne parut dans les revues de l'ICEM où n'apparurent que quelques citations introuvables de Freinet, signalées comme extraites de mon livre. Quand je lus plus tard des notes de lecture sur d'autres petits livres consacrés à Freinet par des universitaires, j'en conclus que nul n'est prophète en son pays. Je précise que j'aurais accepté des réactions critiques argumentées. On sembla ignorer mon travail.

J'ai appris plus tard qu'un universitaire avait refusé qu'un de ses étudiants utilise une citation de mon livre, « parce que je n'étais pas universitaire ». Cet argument est d'autant plus burlesque qu'il concernait Freinet, un pédagogue qui n'a jamais été universitaire. On comprend à ce détail que son combat contre l'esprit de caste reste plus actuel que jamais.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

Une visite collective des lieux où Freinet avait enseigné

Au printemps 1993, les Journées d'études de l'ICEM se tenaient à Sophia-Antipolis, des camarades organisateurs des A.M. souhaitaient proposer un voyage collectif dans tous les lieux où Freinet avait enseigné. Sachant que j'avais bien connu et étudié ces lieux, ils m'avaient demandé d'en animer la présentation. Apprenant que, sur place, d'anciens élèves de Freinet devenus septuagénaires avaient accepté de rencontrer les visiteurs, j'eus l'idée de relire les textes libres imprimés par eux pour leur montrer que, sans les avoir jamais rencontrés, je connaissais un peu leur vie, leurs travaux dans l'école, mais aussi avec leur famille (alimentation des animaux, récoltes, etc.), les enquêtes dans le village ou la nature et certains petits faits-divers.

A Bar-sur-Loup, dans leur ancienne classe, devenue salle de réunion, au-delà de leur affection pour leur ancien maître, ils étaient émus de constater que leur petite imprimerie avait laissé des traces de cette vie des années 20. Quand je lus un texte de 1927 disant que Paul avait pleuré en lisant la lettre de son correspondant breton qui lui reprochait d'écrire mal, l'un de ces vieillards pointa son index sur sa poitrine en disant : « *Mais j'ai fait des progrès depuis*. ». J'ajoutais que pour la première fois,

ce n'était pas une remontrance du maître qui l'incitait à mieux écrire, mais la difficulté de se faire lire par son ami lointain, car l'écriture est autre chose qu'un exercice scolaire.

A Saint-Paul, l'ancienne classe de Freinet ne servait plus. Les anciens élèves étaient peu nombreux, mais personne ne pouvait nous honorer davantage que Pierre Laffite, initiateur du célèbre pôle de recherche de Sophia Antipolis.

Avant de rejoindre Vence, nous étions passés par Saint-Jeannet où avaient été tournées certaines séquences d'extérieur du film *L'école buissonnière*, avec un guide qui avait été naguère l'un des écoliers du film.

Ensuite, ce fut l'école Freinet où nous attendaient avec sympathie quelques parents d'élèves, mais curieusement aucun enseignant n'était présent. Bien sûr, cela se passait pendant les vacances de Pâques, mais cette absence ne manquait pas de signification depuis la rupture de Baloulette avec l'ICEM. Mais je connaissais suffisamment les lieux pour montrer à mes camarades les lieux de l'internat créé par Freinet et fermé depuis plus de 20 ans.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

Le film de Suzanne Forslund sur la pédagogie Freinet

Suzanne Forslund, Québécoise mariée à un Suédois, travaillait pour la télévision suédoise, notamment avec et pour les enfants. Elle s'intéressait à Freinet et entra en contact avec moi, lors de sa venue à Rouen pour le Festival annuel du Film Nordique. Elle avait l'intention de réaliser un film sur Freinet, sa pédagogie vue à travers des classes françaises, canadiennes et suédoises. Elle me demanda si j'accepterais d'être interviewé pour ce film. Je ne pouvais refuser ma participation.

Elle réunit assez facilement les deux tiers de son budget, grâce à des chaînes de télévision suédoise et canadienne. Ce fut plus difficile auprès des chaînes françaises qui se demandaient si Freinet gardait encore un quelconque intérêt. Finalement la 5^e chaîne accepta de financer le dernier tiers et elle put démarrer son projet.

Le musée de l'éducation accepta de prêter les locaux d'exposition pour le tournage de mon interview. Suzanne avait prévu de continuer cette interview sur les lieux où Freinet avait vécu (Gars, Bar-sur-Loup, St-Paul, Vence), mais des problèmes de santé m'empêchèrent de faire le voyage. Pour donner cohérence à toutes les séquences de classes de divers pays, elle décida de découper mon intervention pour servir de fil conducteur.

Le film fut diffusé à deux reprises sur la 5^e, mais j'en reçus très peu d'échos.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

L'année 1996, centenaire de Freinet

L'ICEM avait décidé de célébrer le centenaire de Freinet par de multiples manifestations. Henri Portier avait été désigné pour coordonner le tout. Un comité national, placé sous l'égide de Francine Best, se réunit plusieurs fois à Paris. Pour moi, depuis 1947, toutes mes années avaient été des « années Freinet » et je n'ai pas le fétichisme des chiffres ronds, mais je ne voulais pas refuser ma participation au travail.

Portier avait avancé un projet d'exposition circulante sur Freinet. Du fait de mon expérience de l'expo de 87-88, j'acceptais de travailler sur le contenu, mais il fallait financer le maquettage et la réalisation des panneaux ; j'avais préparé un budget prévisionnel. La directrice du musée, Mme Senthile qui avait pris la suite de S. Chassagne, sentait qu'on aurait voulu refiler au musée la réalisation de cette exposition. Or, des compressions de personnel le rendaient impossible. Elle me demanda de l'accompagner à la réunion du comité pour bien situer les engagements. Mon projet de budget ne fut même pas discuté.

Deux moments forts étaient prévus : au congrès de l'ICEM, fixé en août à Sophia Antipolis, près des lieux où avait travaillé Freinet, et une séance solennelle à l'UNESCO à Paris. F. Best s'engagea à rechercher des sponsors associatifs qui financeraient le voyage d'enfants de classes Freinet du monde entier pour prouver le rayonnement international de sa pédagogie.

Les groupes départementaux étaient incités à organiser des manifestations locales. Dès le dernier trimestre de 95, je fus invité par les chantiers BT, réunis à Grasse, pour synthétiser les positions de Freinet sur la documentation ; puis à Bruxelles, lors du mini-congrès Freinet belge. Tout au long de 96, je fus invité par des groupes qui s'étaient organisés régionalement pour se partager mes frais de déplacement. Ce fut le cas du Sud-Est pour Draguignan, Avignon, Aix-en-Provence et Nîmes, de l'Ouest avec Brest et La Roche-sur-Yon, du Sud-Ouest avec Montauban et Pau, parfois des déplacements non groupés comme Nevers et Besançon, sans parler de ma région Normandie avec Yvetot, Rouen, Caen, Cherbourg. J'essayais de répondre aux invitations, toutes chaleureuses, tout en suppliant parfois Freinet de terminer vite son centenaire, avant que je n'y laisse ma peau.

J'avais fait l'impasse sur le congrès car Micheline ne supportait plus le climat méridional l'été. Mais deux responsables de séances me demandèrent une intervention, c'est pourquoi je fis seul un aller-retour bref dans le Midi.

Je n'avais pas reçu d'invitation de l'ICEM pour la grande séance à l'UNESCO et cela ne me chagrinerait guère. Néanmoins, F. Best m'invita personnellement et je ne pouvais lui refuser le soutien de ma présence, sachant à quel point elle s'était démenée pour l'accueil d'enfants de divers pays. Par ailleurs, les anciens élèves de l'école Freinet, dont certains avaient été mes élèves en 1950, avaient souhaité ma présence pour les rencontrer. Ce fut aussi l'occasion de revoir Raymond Fonvieille qui me remercia de l'avoir « réhabilité » dans mon livre sur Freinet, alors que j'avais simplement essayé d'être objectif.

Faut-il ajouter que j'avais rédigé une BT destinée à devenir un album sur Freinet, puis un court recueil de textes de Freinet, illustré de photographies du village de Gars, pour le n° spécial de *L'Éducateur*. A la demande de l'INRP, j'avais réalisé un album des fac-similés des pages de journal scolaire imprimées par les élèves de Freinet entre 1926 et 1940.

Pour quelqu'un qui n'aime pas les célébrations, est-ce suffisant ? Comme m'avait dit la directrice du musée : « Il y a ceux qui parlent de ce qu'il faudrait faire et ceux qui font ; vous appartenez à cette deuxième catégorie. »

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

Le livre « *Compagnon de Freinet* »

Ahmed Lamihi, ami de Fonvieille dans le cadre de la psychosociologie institutionnelle de Lapassade et Loureau, réalisait un recueil d'articles sur Freinet et m'en réclama un. Comme il était aussi responsable d'une petite collection « *Itinéraire* », éditée par Ivan Davy, ancien militant de

l'ICEM, il me proposa d'écrire mon itinéraire avec les seules contraintes du nombre de pages et des délais impartis. Il se trouvait que j'avais mis de côté des réflexions diverses et je vis là l'occasion de les intégrer dans le récit de mon parcours. Je pus boucler rapidement le projet avec les félicitations d'A. Lamihi et d'I. Davy. Apparemment, très peu de gens s'intéressaient à mon itinéraire, titré « *Compagnon de Freinet* » car le petit livre fut peu acheté et je n'en reçus aucun écho.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

Voyage au Japon (août 97)

Au congrès de 96, à Sophia-Antipolis, un participant japonais m'avait demandé si j'accepterais de participer à leur congrès annuel en août 97. J'avais donné mon accord de principe. Ce projet fut rapidement mis sur pied, car je connaissais plusieurs animateurs du groupe. Le responsable, M. Wakasa, de passage à Rouen en 87, avait été le premier visiteur de l'expo Freinet, alors en cours de finition, et il avait organisé ensuite une visite de groupe d'enseignants japonais.

Micheline accepta de m'accompagner au Japon. L'accueil dépassa tout ce que nous pouvions espérer, avec l'avantage d'être accompagnés en permanence par un enseignant francophone, dont une étudiante que j'avais aidée lors de son séjour en France, quelques années plus tôt. Je fis deux interventions au congrès et une autre dans une rencontre sur les écoles maternelles. C'était peu en échange d'un séjour d'une richesse incroyable sous le sceau d'une amitié très attentive. Cela atténua la fatigue réelle des voyages dans un climat plus chaud que le nôtre. Mais cela nous réjouit d'autant plus que nous mesurons qu'avec quelques années de plus, notre état physique ne nous le permettrait plus aujourd'hui.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

Ma participation à des « classes- lecture » organisées par l'AFL

Une amie vendéenne m'avait dit sa tristesse de voir critiquer son double militantisme à l'ICEM et à l'Association Française pour la Lecture (AFL). Ayant participé depuis longtemps aux rencontres entre mouvements pédagogiques, je ne voyais aucune contradiction. J'entretenais d'ailleurs des liens amicaux avec ses animateurs.

Dans les années 90, l'AFL organisait chaque trimestre des « classes-lecture » de deux semaines dans une école différente de l'agglomération rouennaise. A cause de mon image de « spécialiste de la documentation pour enfants », une amie m'avait demandé de travailler deux jours de ces semaines sur cet aspect avec un petit groupe d'une douzaine d'enfants, chaque fois sur un thème différent et dans une école différente. Ce travail bénévole, poursuivi à plusieurs reprises, m'intéressait beaucoup, car il me donnait la preuve que, quoi qu'on dise, les enfants de la fin du XXe siècle réagissaient avec la même curiosité que ceux que j'avais connus 50 ans plus tôt et qu'ils étaient passionnés de faire un lien entre les expérimentations, les enquêtes et les lectures

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

La recherche d'une documentation interactive grâce aux nouvelles technologies

J'avais abordé l'informatique par le traitement de texte qui permettait de compenser mes faibles capacités en dactylographie avec la possibilité de corriger mes fréquentes fautes de frappe et de pratiquer le copier-coller que j'utilisais déjà avec le papier et la colle pour donner aux clavistes un manuscrit impeccable de mes articles, ce qu'ils appréciaient pour l'édition.

A 60 ans passés, j'avais acheté d'occasion un ancien Mac qui m'avait permis de taper les textes de mes albums et de mes livres, puis de les transmettre sur disquette.

Ayant vu, dans des expositions destinées aux jeunes, des documents interactifs sur écran, j'étais persuadé que là se trouvait l'avenir de la documentation. La possibilité pour l'enfant d'obtenir par simple clic le sujet précis qu'il recherche, correspondait à mes souhaits de 1982 dans *L'Aventure documentaire*. Après la naissance des CD Rom, j'en avais parlé en 92 aux responsables de PEMF et l'avais redit fin 95 aux chantiers BT. Je m'étais équipé pour lire les CD Rom documentaires du commerce. J'en faisais d'ailleurs la critique, car la plupart étaient trop « tape à l'oeil ».

Après avoir découvert un CD Rom réalisé par une équipe animée par P. Valade, j'espérais que cela ne resterait pas exceptionnel et donnerait naissance à un nouveau chantier de l'ICEM. Je m'étais procuré le logiciel américain HyperStudio, conçu pour la création de documents numérisés par des jeunes, et je me mis à 68 ans à réaliser seul quelques petits documents sur CD Rom. Hélas, sur le plan documentaire, l'ICEM restait cramponné à la planète Gutenberg, ce qui était d'autant plus regrettable avec les graves problèmes de l'édition sur papier.

Ensuite, une nouvelle solution apparut avec certains sites documentaires sur internet. J'avais consulté Wikipédia qui convenait aux adultes et adolescents, mais pas aux enfants. Je fis une mauvaise rencontre avec un site francophone, originaire de Turquie, se révélant violemment anti-évolutionniste selon une vision religieuse sectaire. C'est donc avec prudence que je découvris Vikidia, récemment créé et destiné aux 8-13 ans. Indépendant de Wikipédia, il fonctionnait selon le même principe permettant à chacun d'ajouter ses propositions. Prudemment, j'envoyais des extraits de mes travaux inédits (comme sur le vêtement, les textiles, les chemins de fer) ou jamais réédités (mes albums sur la vie animale). Quand des problèmes de santé interrompirent mes envois, l'une des animatrice me demanda par mail si c'était bien moi qui avais envoyé des contributions très appréciées et pourquoi j'avais cessé. En effet, je n'avais rien signé pour que le fait d'avoir été l'auteur de *L'Aventure documentaire* ne pèse pas dans mes apports. Je lui répondis donc pour mettre fin à cet anonymat et me présenter en promettant de nouvelles contributions. J'eus l'occasion de sourire lorsqu'un des animateurs, lisant mon article sur la plume (dans tous les sens du terme), trouva que c'était trop bien construit pour ne pas être plagié. Je me retrouvais comme le collégien à qui son prof demande : « Ton texte, si poétique, où l'as-tu copié ? ». L'animatrice qui me connaissait bien dissipa le malentendu.

Lorsque j'ai signalé aux copains de l'ICEM ma découverte de Vikidia, la plupart ne réagirent pas et ceux qui le firent semblaient scandalisés d'une collaboration avec des « étrangers au mouvement ». L'ICEM entreprit plus tard la simple compilation sur CD Rom de certaines BTJ, en oubliant que l'avantage d'internet était de permettre la navigation sans rester coincé dans un domaine ou une discipline scolaire. Je répète souvent que l'abeille relève de l'entomologie, la pollinisation à laquelle elle contribue concerne la botanique, l'apiculture est un élevage, le miel un aliment. L'intérêt de l'informatique est de permettre de naviguer rapidement entre tous ces domaines selon l'aspect qui intéresse. J'ai continué à apporter quelques contributions à Vikidia, à tel point que son fondateur me demanda un texte recommandant ce site. Ce texte que j'avais voulu anonyme fut complété par lui de mon nom et de mon expérience de la pédagogie Freinet en ajoutant un lien internet permettant de consulter *L'Aventure documentaire*. Certains militants de l'ICEM me considéreront peut-être comme

un traître, mais je ne peux m'empêcher de penser à Freinet qui aurait vu là un aboutissement inespéré du Fichier Scolaire Coopératif qui précéda la BT.

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)

La rédaction de mon témoignage sur l'ICEM après Freinet

J'avais jusqu'alors évité ce sujet, car l'ayant vécu en première ligne, je ne pouvais prétendre à l'impartialité. Mais, voyant disparaître progressivement les acteurs et témoins directs de cette période de l'histoire de la pédagogie, je craignais que d'autres ne la réinventent sans l'avoir vécue et je me suis décidé à garder trace de mon témoignage personnel, pour le cas où il en intéresserait d'autres dans l'avenir, tout en m'excusant par avance d'y tenir tant de place.

Michel Barré

[\(Retour en tête de chapitre\)](#)